

# Comme à Fontenoy...

## HAIPHONG, 6 MARS 1946

EN fin d'après midi du 26 février 1946, Lahutte et Ymélée, accoudés à l'arrière du LST 347 (1) regardent Saïgon s'éloigner,

— Tu te souviens, notre arrivée, il n'y a pas cinq mois. Ça cramait par là..., murmure Ymélée, tendant le bras vers Cholon. C'était désert, sinistre. Depuis, on n'a pas chômé. La vie a repris.

— Ouais, ne te leurre pas. Avec le terrorisme et la guérilla rien n'est résolu. Au Tonkin se trouve, paraît-il, la solution du problème. Beaucoup de Chinois aussi. Et des Français en danger de mort... Alors on y va. Vive la joie...

Dès la première courbe, la grande ville s'évanouit, subitement absorbée par le fouillis végétal des rives. La nuit tombe lorsque, à bâbord, défilent lentement les lumières de Cap Saint-Jacques, maintenant libéré de la présence japonaise (2). Le LST 347 infléchit alors sa route et, longeant la côte, clapote sans hâte sur la mer tiède, passe Phan Thiet au jour, puis Phan Ri, le Cap Padoan, Phan Rang... Dans la deuxième nuit, il se glisse en baie de Cam Ranh. Des myriades de traits phosphorescents montent des profondeurs, fugitifs comme des comètes, dans le halo lumineux du bord.

L'aube, brutalement surgie, révèle l'immense plan d'eau vert opalescent à reflets glauques, les collines boisées assaillies par des dunes de sable fauve, les bancs de poissons argentés, les barques, sampans ou jonques de pêche aux voiles lattées, rapiécées de gris, de brun et de rose.

Tout proche, le LST 382 du sous-groupe Sarazac (3), avec son pont encombré de camions, de jeeps et de blindés, bourrés d'essence et de munitions, et plus lointaines, les silhouettes gris fer de l'avisos « La-Gazelle » et de deux LCIL (4) arrivés pendant la nuit, paraissent encore dormir, immobiles.

Au-delà, dans une échancrure de la côte, au pied d'une colline, des toits de tuiles rouges, environnés de pailotes, émergent de la sombre muraille de verdure. Du bout de l'horizon, le soleil montant projette sur la mer aux rides molles et langoureuses, une allée éblouissante de métal en fusion, frangée de scintillantes étincelles de lumière. Celles-là même que les navires de l'amiral Rojestvensky, voguant vers Tsushima, éteignirent en passant un matin de 1905.

Les jambes pendantes le long de la coque, Ymélée et Lahutte, presque nus, coiffés du casque de toile à ancre d'or, trempent des fils dans l'eau... Des canots vont à terre.

(1) Landing Ship Tank : bateau de débarquement de chars.

(2) Les derniers prisonniers japonais viennent de partir. Le 5 mars suivant, les Britanniques, chargés de les désarmer au sud du 16<sup>e</sup> parallèle, abandonnent toutes responsabilités en Indochine.

(3) Le sous-groupe Sarazac sur le 382 et le sous-groupe Fonde sur le 347 appartiennent au groupement de la 2<sup>e</sup> D.B. du lieutenant-olone! Massu, lui-même à bord du 347.

(4) Landing Craft Infantry Light.

Mais le soleil chauffe. Pêcheurs, dormeurs, joueurs, se glissent alors dans les ombres des véhicules, comme des couleuvres.

En cinq mois et au prix de six cent trente tués et de mille blessés, la France a repris sa place en Indochine, au sud du 16<sup>e</sup> parallèle. Progressivement, au fur et à mesure des arrivées du Corps Expéditionnaire, tous les grands centres de Ban Me Thuot à Cap Saint Jacques, de Camau à Nha Trang, ont été libérés de l'emprise viet-minh.

Maintenant, laissant aux vingt mille marsouins et bigors de la 3<sup>e</sup> D.I.C. du général Nyo la tâche ingrate d'achever la destruction ou le ralliement des éléments rebelles dispersés, le général Leclerc oriente la 9<sup>e</sup> D.I.C. et le groupement blindé de la 2<sup>e</sup> D.B. vers le Tonkin, vers Hanoï, où se trouve la clé des problèmes. Et aussi trente mille Français désarmés, trente mille otages, civils et militaires, dans une situation précaire, à la merci du Viet-Minh et des Chinois. Les premiers, venus au pouvoir avec la complicité des Japonais, les seconds, chargés par la volonté de Staline et de Roosevelt, de désarmer lesdits Japonais vaincus, au nord du 16<sup>e</sup> parallèle.

Certes, un plan d'opérations existe avec des variantes à noms de code, Bison, Caïman, Castor... Aussitôt débarqué à Haiphong, le sous-groupe toutes armes, embarqué sur le LST 347, doit foncer en tête sur Hanoï, sans regarder en arrière. Mais, depuis des mois, une solution pacifique est recherchée, tant auprès des Chinois que du gouvernement de Ho Chi Minh.

Et tandis que les marsouins du Tchad, dans la baie de Cam Ranh, sommeillent à l'ombre des half-tracks, Chang Kai Chek signe (5) à Chung King, un traité reconnaissant sans équivoque les droits de la France puisqu'il prévoit la relève des troupes chinoises au nord du 16<sup>e</sup> parallèle, par les Français, pour le 31 mars. En contrepartie, la France abandonne ses concessions : Changhaï, Tien Tsin, Han Kéou, Canton, Kwang Tchéou Wan, cède la partie du chemin de fer de Yunnan située en territoire chinois, reconnaît un statut spécial aux Chinois d'Indochine et accorde le transit en franchise à travers le Tonkin des produits à destination de la Chine. Haiphong devient port franc.

Auprès du gouvernement viet, le commissaire Sainteny et son équipe, épaulés par le général Salan et des officiers supérieurs coloniaux envoyés par Leclerc, continuent à négocier... sous les regards malveillants du commandant en chef chinois Lu Han, appuyé par son armée de 180 000 « sauterelles » (6), venue pour dé-

(5) Le 28 février 1946.

(6) Au sud du 16<sup>e</sup> parallèle, le général britannique Gracey disposait seulement d'éléments de la 20<sup>e</sup> Division anglo-indienne (effectif total inférieur à 20 000 hommes).

sarmer 35 000 Japonais et occupée à dévorer le Tonkin et le Laos et l'Annam, au nord du 16<sup>e</sup> parallèle.

Le lendemain, au jour, les deux LST naviguent côte-à-côte. D'un bord à l'autre s'échangent des saluts et des sourires. De la brume matinale, surgit une flotte impressionnante de bâtiments de guerre et de cargos dont les silhouettes se profilent à l'avant et à l'arrière, jusqu'à l'horizon, montant vers le nord... Les croiseurs « Emile-Bertin » — battant pavillon du commandant en chef, le général Leclerc —, « Duquesne », « Triomphant », « Tourville », l'avisos « Savorgnan-de-Brazza » sont là, escortant le porte-avions « Béarn » converti en navire hôpital, les deux LST, les deux LCIL, les cargos « Saint-Loubert-Bié », « Barfleur », « Céphée », « Betelgeuse », « Espérance », « Camille-Porcher »... et leur chargement de « coloniaux » et de véhicules.

Baignant dans une douce torpeur, guidée par les traits argentés des poissons volants, l'armada se fraie laborieusement sa route, tout droit dans la mer de Chine, berçant dans son sillage une multitude de barques de pêche, voiles abattues, protégées par l'œil de Bouddha de leur avant contre les mauvaises rencontres et les mauvais génies.

Mais à partir du 2 mars, au large de Quang Ngai, la mer houleuse et grise sous le ciel bas devient méchante et gifle par tribord, à grandes saccades hargneuses, le 347 qui vibre et roule. Les hommes, réfugiés dans les fonds, jouent, fument, dorment, discutent, jurent... toutes couvertures exhumées. Triste dimanche. Subitement, le LST 382, seule coque visible dans la brume glacée, ralentit. Des sonneries de clairon glissent sur les eaux, étouffées... Une forme blanche, lestée de métal, plonge et disparaît dans les flots gris. Le marsouin Jules Galley de la 13<sup>e</sup> Compagnie du Bataillon de Marche du Tchad, décédé d'un accès pernicieux ou... du choléra, vient de trouver son repos dans la mer de Chine. Volontaire, engagé pour libérer l'Indo-

chine de l'occupant japonais et pour rendre sa place à la France, il avait signé un pacte avec le danger, accepté d'avance l'ultime sacrifice. Il avait dix-neuf ans et trois années de résistance et de guerre. Comme Ymélée, comme Lahutte...

Au soir du 5 mars, le crachin avec sa brume et sa pluie fine accueille le LST 347 en baie d'Along.

— A la bonne saison, c'est une des merveilles du monde, un décor de rêve, avec ses multiples îlots rocheux dotés de quelques mètres carrés de plage de sable d'or, commente, romantique, le lieutenant Tan Hoap, un Tho de la région de Langson. Ce fut, il y a peu, le théâtre des exploits du commandant Commeny, corsaire moderne, qui, avec des marins, marsouins et bigors échappés au guet-apens du 9 mars, a mené la vie dure au cabotage jap, avec ses patrouilleurs et ses jonques armées, basés à Pakhoï...

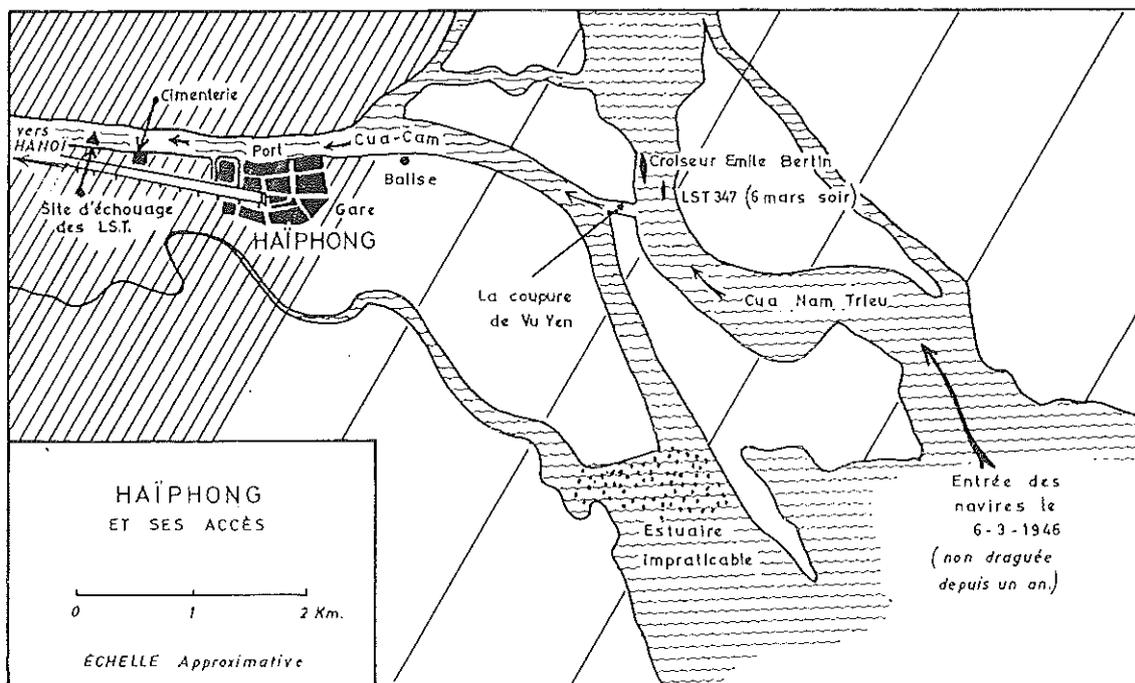
A l'est, la lointaine Hai Nan ferme l'horizon. A l'ouest, le général mandchou Wang Hu Huan et sa 130<sup>e</sup> Division, tiennent l'affût dans Haiphong et le long de la côte, armes prêtes.

Dans la cabine du « pacha », le lieutenant-colonel Massu parcourt rapidement du regard le papier qu'Ymélée vient d'apporter.

— Voilà les... ennuls qui arrivent, dit-il en tendant le message à Fonde, le commandant du sous-groupe-ment embarqué, sommeillant dans le fauteuil voisin.

« Primo : Alliés chinois ne consentent pas à nous laisser débarquer à Haiphong. Stop. Déclarent n'avoir pas reçu instructions de leur gouvernement. Secundo. Pour raisons techniques Marine, sommes contraints pénétrer matin 6 mars (7) dans rivière Haiphong où

(7) La hauteur d'eau de 6,20 m nécessaire aux bâtiments français pour entrer de la mer dans la rivière n'est obtenue, dans la première quinzaine de mars, qu'avec les marées des 4, 5 et 6 mars, selon les marins.



nous attendrons. Tertio. Usage des armes formellement interdit en toutes circonstances y compris riposte légitime interdite, je répète interdite. Quarto. Perspectives accord imminent avec gouvernement Hanoi. Signé Leclerc. Fin. »

— Ainsi le général Wang n'a pas reçu d'instructions. Pourtant le traité date du 28, cinq jours. Il ne peut en ignorer, ni l'essentiel, ni l'esprit, et ses chefs de Hanoi non plus. La vérité, c'est qu'ils ne veulent pas de la relève. Ils se trouvent trop bien au Tonkin.

Il est 2 h. Une brume épaisse enveloppe et isole le navire à l'ancre, étouffe les bruits et absorbe les feux de position du LST 382 pourtant tout proche.

Tout est silence, un peu comme sous la neige. Les conversations se sont tuées depuis longtemps. Dans les fonds et sous les bâches des camions et des half-tracks, les coloniaux reposent, roulés dans leurs couvertures.

Au petit jour tout s'anime. A allure réduite, dans la brume, le LST 347 ride l'eau calme. Dans son sillage, dansent et fuient les châteaux arrière des jonques de pêche. Peu à peu, le brouillard se déchire. Les silhouettes des navires français émergent, l'une suivant l'autre, sagement, en colonne.

« Attention. Stop. Chinois déclarent décliner toute responsabilité en cas d'entrée flotte française dans rivièrè Haiphong. Stop. Répète interdiction usage des armes. Signé Leclerc. Fin. »

Il est 9 h. La masse sombre des escarpements de l'île de la Cat Ba se dresse menaçante, dans les effilochures de la brume.

— Qu'est-ce que cela veut dire, décline toute responsabilité. On dit ça quand on s'apprête à faire un mauvais coup...

— On verra bien, fait Massu, perplexe.

Tout à coup, voici la côte. De la boue avec des touffes d'herbes grises de place en place, de la vase partout, de l'eau jaunâtre, chargée de limon. Sans transition, le LST 347 pénètre dans le Cua Nam Trieu, glisse entre deux rives de vase, à peine visibles. Bientôt des silhouettes en kaki coiffées d'un béret à pompon rouge surgissent, dressées sur les eaux et la boue. Ce sont les fusiliers marins qui tiennent l'étroit canal artificiel de Vu Yen, la « coupure » menant du Song Trieu à la rivière d'Haiphong, le Cua Cam, dont l'estuaire normal, envasé et ensablé, est impraticable.

A la vitesse du pas, le 347 franchit la coupure, pénètre dans le Cua Cam. Peu à peu, des berges lépreuses se précisent, se font plus fermes, s'élèvent, semées de hautes herbes et de roseaux. Accoudés au bastingage, allant et venant d'un bord à l'autre, les Coloniaux contemplant la terre promise qui se révèle si peu engageante, après huit jours de mer...

Soudain, dans l'air au-dessus, un claquement sec, puis un second et un troisième, suivis de trois détonations étouffées, sèchent les confidences. Les hommes saisis, s'interrogent du regard. Cela vient de la direction d'une balise sur la berge, à bâbord.

— Y a des cinglés dans le coin, murmure Ymélée. Imperturbable, le 347 poursuit sa route. Les premiers hangars du port apparaissent à travers un écran de feuillages.

A nouveau des coups de feu claquent, puis des rafales d'armes automatiques... Il est 10 h. Les hommes

se jettent à plat ventre, derrière les rouleaux de cordages, les bittes d'amarrage, les chenilles des blindés, s'efforcent de gagner en rampant l'abri des fonds du navire ou l'intérieur de AM, chars et half-tracks arrimés sur le pont. Canons et mitrailleuses de tourelles s'orientent vers la berge. L'équipage rallie aux postes de combat.

La fusillade est continue maintenant, avec des périodes de frénésie et aussi des accalmies subites et fugitives.

Soudain, un coup de canon tout proche submerge la pétarade, glace les cœurs. D'autres suivent, espacés.

— Le canon... Je vais voir, j'espère que ce ne sont pas les nôtres, grince le commandant qui sort, profitant d'une accalmie, suivi d'Ymélée, mitrailleuse au poing.

En tête de colonne, vrombissant au ras de l'eau, les deux LCIL et de minuscules LCA (8), les uns et les autres bourrés de marsouins du 23<sup>e</sup> R.I.C., précèdent le croiseur « Triomphant » portant la marque du général Valluy, commandant la 9<sup>e</sup> D.I.C. A cent brasses derrière, le LST 347 glisse lentement, comme pour une revue, devant les bras figés des grues métalliques, à un jet de pierres des quais déserts, à bâbord. Au-delà des terres-pleins nus, striés de rails noirs, un long alignement aveugle et mort d'entrepôts, magasins et bureaux, portes et volets clos, ferme l'horizon visible.

Penché sur la rambarde de la passerelle, le commandant embrasse d'un coup d'œil la plage arrière où des formes aplaties font corps avec les lattes du pont, derrière de précaires abris. Un homme, blême, affaissé, recroquevillé derrière une chenille de half-tracks, presse son ventre à deux mains. Deux autres, collés au sol, rampent en reculant, tirant par les pieds vers la plateforme de descente dans les fonds, un camarade inerte, ensanglanté. Sur les sièges pivotants des canons de 20 et de 40 anti-aériens, tubes menaçants à l'horizontale, les matelots servants restent impassibles à l'abri du blindage des boucliers.

— Ne tirez pas, interdiction formelle, ne tirez pas..., gueule le commandant, de toutes ses forces vers l'arrière. Plusieurs têtes se tournent prudemment, élevant le regard vers la passerelle.

— C'est comme à Fontenoy... Nous, on ne tire pas. Ce sont ces salauds-là, sur les quais, réplique une voix, ironique et dure, vibrante de rage contenue.

Sur l'arrière, le LST 382 et la colonne de cargos de diverses tailles, épaisseurs et hauteurs, suivent processionnellement à leur distance et défilent comme à la parade, devant les tireurs embusqués.

— Mon commandant, regardez ! hurle Ymélée, ému devant l'ahurissant spectacle...

Six Chinois en kaki, la face lunaire, la casquette de toile enfoncée jusqu'aux oreilles, les jambes serrées de bandes molletières montant jusqu'aux genoux, débouchent d'un hangar par le trou sombre d'une immense porte coulissante à deux panneaux et hâlent sur le terre-plein, à bras, un canon de 57, à grands renforts de gestes et de piétinements, en pleine vue, à 100 mètres.

D'autres Célestes, le buste seul visible, s'encadrent dans les ouvertures du rez-de-chaussée et de l'étage d'une construction en briques rouges. L'arme à l'épaule,

(8) Landing Craft Assault : bateau de débarquement d'assaut.

appuyée sur les rebords des fenêtres, ils canardent en toute quiétude, comme au stand, les navires fantômes qui défilent lentement, privés de vie et de réactions, déserts et silencieux.

D'autres faces, jaunes encore, se révèlent ici et là, dans les encoignures, ouvertures, brèches, ruelles, de l'alignement de hangars. Chacune fait son carton sur grosses cibles mobiles. Soudain, un claquement bref laisse un point brillant dans la paroi métallique gris bleuté, à la hauteur du nez du commandant. Ymélée et lui se collent au plancher et en rampant regagnent l'abri de la passerelle.

— Les « chinetoques » nous tirent comme des lapins. Les nôtres ne ripostent pas, mais trouvent le temps long...

— Oui. Débarquement pacifique et amitié franco-chinoise. A grands coups de canons. Grátis. Des tués, des blessés. Ici et sur les autres bateaux. Et ça continue...

Massu et Fonde silencieux, conscients de la gravité de l'instant et de l'apparent échec de l'entreprise pacifique du Patron, contemplant, impuissants et soucieux, à travers les hublots, les quais et les Chinois qui tirent, impunément.

Le temps coule, interminable, avec des minutes longues comme des siècles. Sur le pont, les hommes attendent, muets, contractés, armes pointées, regards rivés sur les faces jaunes, de l'autre côté, en pleine vue.

— Fontenoy... la roulette russe... drôles de jeux..., murmure Ymélée, le nez écrasé sur le hublot.

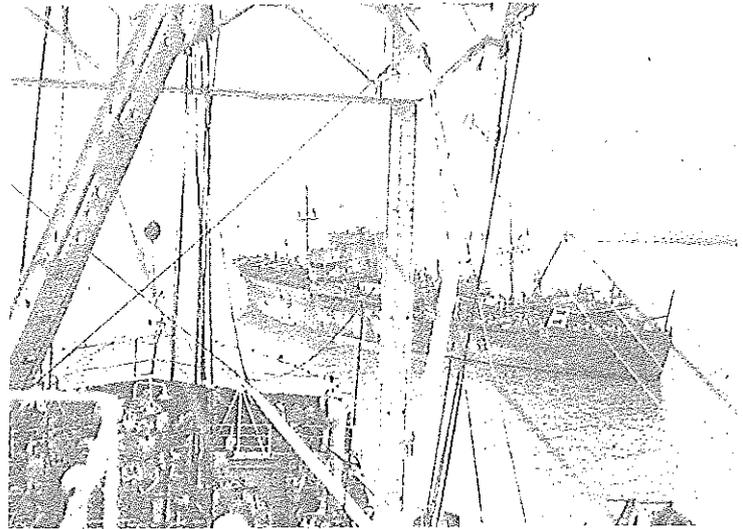
Ils attendent aussi dans la pénombre des fonds, réfugiés dans les blindés enchaînés, étendus sur les couchettes, la gorge sèche, prêts à bondir. Dans l'infirmerie, bientôt trop petite, se dépensent les médecins et leurs aides. Tous attendent...

Et puis soudain, le tonnerre éclate, déchirant, et un pan de l'alignement des hangars et des constructions s'affaisse, scié à la base. Le « Triomphant » a ouvert le feu. « Riposte autorisée. » — confirme un message signé Leclerc. Il est 10 h 30.

La première bordée du croiseur libère les rages froides et les fureurs rentrées, les instincts de violence et de vengeance et aussi les angoisses et les peurs cachées, toutes et tous longtemps refoulés et comprimés, dans les ventres des hommes à bout de discipline, crispés sur la détente de leurs armes. Comme des chaudières sans soupape, trop longtemps au feu, les ponts bâbord explosent, crépitent et tonnent, crachant l'enfer. Sur tous les navires, toutes les armes individuelles du colt à la carabine, les mitrailleuses, les canons de 37 des chars et des autos-mitrailleuses, les canons de 20 et de 40 du bord, confondent leurs détonations et leurs rafales en un roulement frénétique, ponctué par les coups déchirants des 138 du « Triomphant » qui « débouche à zéro ».

En quelques secondes, la lèpre marque les façades à cent cinquante mètres, les murs, les cloisons en planches des hangars s'étoilent, éclatent, s'effondrent. Des trainées de fumées apparaissent par les fenêtres, les portes et les brèches ouvertes. Silhouettes et bustes chinois sont volatilisés, comme par magie.

Deux, trois minutes plus tard, les canons français se taisent et la fusillade faiblit. Un drapeau tricolore paraît au fond d'une ruelle, brandi par deux officiers français, bientôt rejoints par un Chinois.



6 mars 1946. Le « Céphée » et le « Barfleur » devant Haïphong, au-delà de la coupure.

Tous deux portent l'ancre et le képi noir de la Coloniale et s'approchent rapidement du fleuve, en agitant de droite et de gauche le pavillon français et en hurlant...

— Ce sont les commandants Gilles... et Aubinière, annonce Lahutte, les jumelles braquées sur le groupe à terre.

« Cessez-le-feu ! Demi-tour sur place ! » ordonne un nouveau message.

— Cessez-le-feu !... répètent les hauts-parleurs sur tous les navires.

Lentement, l'un après l'autre, hagards et les traits durs encore, les tireurs se redressent et contemplant la scène du désastre. Des fumées s'élèvent maintenant en épaisses volutes noires striées d'ondulantes flammes rougeoyantes. L'incendie dévore en grondant l'alignement des hangars du port.

Soudain, dans un jaillissement d'écume jaunâtre, venant de l'arrière et remontant le flot de toute sa puissance, un LCA solitaire, vrombissant au ras de l'eau et longeant la rive en feu, laisse sur place le rampant 347 et disparaît, loin devant, masqué par le « Triomphant ». Une rumeur envahit le pont...

— Le général... le général Leclerc...

Les visages s'éclairent... Mais le centre d'intérêt passe à tribord ! Plusieurs têtes tragiques, implorantes, filent dans l'eau limoneuse, plongeant et s'élevant en dansant comme des bouchons de liège.

— Les bouées...

Des couteaux sortent des poches, tranchent des amarres. Des bouées lancées avec force atteignent les naufragés que le courant entraîne irrésistiblement vers la queue de colonne des navires et la mer.

Le LST ralentit encore, bouillonne à l'arrière, commence à pivoter. Un plan incliné bétonné plonge dans l'eau du fleuve. Non loin, l'interruption du quai marque la fin du port. Très au-delà, se situe le point prévu, sur plans et photos aériennes, pour l'échouage des LST

— « On débarque? Il y a juste la place », dit le commandant en montrant le plan incliné. Massu hausse les épaules, sans répondre.

Là-bas, échoué dans la vase de la rive nord, le LCIL de l'enseigne Vedel fume encore, désert. Des fûts d'essence, rougis par le feu, se profilent sur le pont, à l'arrière. Une partie des marsouins qu'il transportait, barbote dans les marais, d'autres, tout à l'heure, filaient dans le courant. Des canots, les LCA et le second LCIL, indemne, avec le chef de bataillon Rocaboy et ses lieutenants Pascal et Bigeard, des morts (9), des blessés et des brûlés, allongés sur les ponts s'affairent sur les lieux, au secours.

— N... de D..., jure le chef Franchi, blémissant à retard sur le LST 347. Et notre essence, et nos munitions... Dans nos réservoirs, dans nos camions, sur le pont et au-dessous, partout...

Le 347, mené par l'imperturbable lieutenant de vaisseau Pistre, poursuit lourdement avec une lenteur désespérante sa manœuvre de demi-tour, s'éternise en position perpendiculaire aux deux rives dangereusement proches l'une de l'autre, se laisse un instant déporter par le courant qui l'attaque en plein travers, reprend enfin sa marche en sens inverse, l'avant vers le Song Trieu, dans le sillage du 382 et des cargos. Le « Triomphant » suit maintenant, fermant la marche et formant écran au profit des deux LCIL qui se replient eux aussi, l'un remorquant l'autre. Proches de la rive de boue, émergent des mâts et des superstructures rouillées de navires japonais coulés, gibier des bombardiers américains. Des naufragés, portés par leurs gilets, échoués, attendent dans la vase et les roseaux. D'autres, les yeux vitreux, glissent et roulent encore entre deux eaux, vers la mer...

Toujours amarrée au quai, à tribord maintenant, une énorme jonque de mer ventrue et monstrueuse, bourrée de munitions, flambe et crépite en projetant des gerbes d'étincelles multicolores. La chaleur dégagée repousse les visages penchés au-dessus de la rambarde du LST...

— C'est le trésor de guerre du général Wang et de ses collègues qui disparaît en fumée... dit Tan Hoap désignant d'un large geste circulaire, la jonque et les bâtiments du port où ronfle l'incendie. Ils voudront sûrement le reconstituer avant de partir...

Les deux canons de 57, entrevus à l'aller, disloqués, abandonnés, boucliers détruits, menacent toujours la rivière. Autour d'eux, des formes humaines, aux jambes cylindriques, gisent à terre, désarticulées, sanglantes, figées pour toujours.

Plus loin, sur l'autre rive, le cargo « Saint-Loubert-Bié », percé de coups, échoué dans le marais et grouillant de passagers casqués, arrache de monstrueux tourbillons de vase des profondeurs.

Moins de trois heures après leur premier passage, cargos et LST franchissent dans l'autre sens la coupure du Vu Yen. Le 347, avant-dernier, jette l'ancre, immédiatement au-delà, à quelques dizaines de mètres, dans le Song-Trieu. Il est à peine midi. Les caisses de rations « Pacific » britanniques sont éventrées. La déception marque les visages, des commentaires désabusés condamnent l'agression chinoise, la reculade...

— Les Chinois s'étaient volatilisés. On pouvait débarquer sans douleur !

Les cartes sortent des sacs, des groupes se forment sans entrain, joueurs et spectateurs mêlés. D'autres, silencieux, pêchent du pont dans l'eau boueuse. Quelques-uns étendus, méditent. L'un d'eux compose un poème :

A Roland Vanneste  
(mort pour la France au débarquement d'Haïphong).

### SOUVENIR.

Ami, voici le temps de revoir ton village,  
Celui que, comme moi, tu gardes dans ton cœur,  
Village dans la ville ou village dans la plaine,  
Eternel pays de tes rêves, de tes pleurs ;  
Les maisons pour toi retrouveront leurs visages ;  
Les prés, les jardins souffleront leur haleine,  
Et levant ton regard vers un ciel plus clément  
Les nuages fileront vite sous la poussée du vent.  
Ami, ton copain, le mien, sont morts à leur village,  
Ami, tu connaîtras la douceur des visages  
Où sait se dessiner le sourire de l'amour.  
Tu seras pour eux comme une récompense,  
Debout devant leurs yeux, quand viendra le retour,  
Ta chaude présence reposera leur courage,  
Et de tes forces vives jaillira l'espérance  
Le prix en est payé par la douleur des autres  
Mais des larmes versées, quelques-uns sont nôtres...  
Ami, ton copain, le mien, ne seront qu'un visage.  
Ami, parmi nous, ces hommes n'étaient pas morts !  
Les paroles, les choses mêmes les laissent avec [nous ;

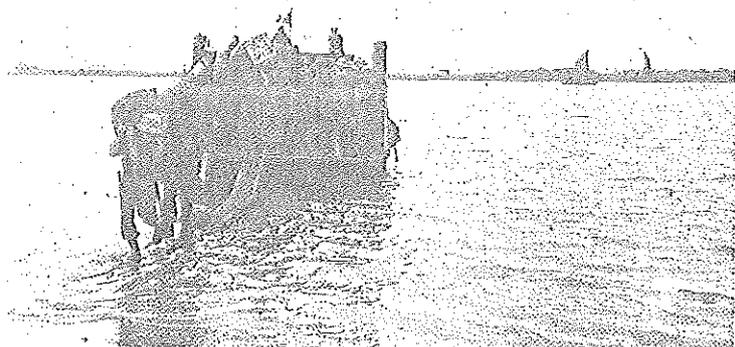
Notre but était leur, nos armes étaient leurs,  
Ils partageaient encore les bons, les mauvais coups ;  
Car le soleil éclairait notre sort  
Avec ses déceptions, ses joies et ses larmes.  
Ils resteront ici et nous serons en France  
Ce n'est que maintenant que commence l'absence...  
Amis, seuls, ne laissons pas mourir les morts.

C. NATHAN (2<sup>e</sup> classe à la 14<sup>e</sup> Cie du Régiment du Tchad).

Les Chinois montent la garde devant ce qui reste de leur dépôt de munitions d'Haïphong.



(9) Dont le médecin du 2<sup>e</sup> Bataillon : le médecin lieutenant Sciais et un officier marinier.



8 mars 1946 au matin. Les premiers éléments des troupes françaises débarquent devant le port d'Haiphong.

A bord du « Béarn », resté en baie d'Along, une centaine de blessés collectés sur tous les navires, les traits reposés sous l'anesthésie attendent le lendemain pour geindre et souffrir... Le lieutenant Dufour, amputé d'une jambe, gardera sans doute l'autre, mais toute raide.

Dans un horizon de marais, trente-quatre camarades, étendus sur le pont d'un dragueur, vont accomplir leur dernier voyage, à la recherche d'un carré de terre ferme, dans le cimetière de la baie d'Along, à 12 000 km de la douce France où ils ont vu le jour...

Le « Triomphant » panse les plaies de sa coque, perforée six fois par les projectiles de 57. Non loin, l'énorme masse limoneuse du fleuve, s'ouvre en deux et murmure le long de la carcasse rougie du LCI incendié.

Vers le soir, une brume insidieuse et glacée, sortie du néant, isole soudain les gens et les choses, absorbe les fumées lointaines des incendies du port. Un halo rougeâtre persiste, illuminé, à intervalles, de lueurs fulgurantes et de gerbes d'étincelles suivies d'explosions sourdes. Avant l'aube, tout s'apaise.

Le trésor de guerre chinois, fait d'explosifs, de munitions, d'armes, d'équipements japonais et de butin razzé au Tonkin, s'est évanoui en fumée. Colères et rancunes montent des cendres.

A Hanoi, le même jour, 6 mars, à 16 h, en présence des consuls américain, britannique et chinois, Ho Chi Minh impressionné par la démonstration de résolution et de puissance du matin, accepte enfin le projet français et signe, avec Sainteny.

La France reconnaît le Viet-Nam comme un Etat libre au sein de l'Union française, avec son gouvernement, son parlement, son armée, ses finances. En contrepartie, les hostilités cesseront au sud et le Viet-Nam accueillera amicalement les troupes françaises (10).

Le bluff a payé... Une action de force faisait courir des risques insupportables de conflit avec la Chine et le Viet-Minh. Maintenant, fort des signatures capitales de Ho Chi Minh et de Chang Kai Chek, le général Leclerc qui avait dû, la mort dans l'âme, autoriser la riposte, veut débarquer, pacifiquement, sans délais. Il lance et relance ses négociateurs à Chung King (11), auprès du commandement chinois à Hanoi, et aussi auprès du général Wang.

A Chung King, le drame de Haiphong a produit l'effet d'un cataclysme. L'ambassadeur de France et le colonel Crépin, représentant de Leclerc, insistent désespérément pour obtenir la signature, éludée jusqu'ici par le chef d'état-major de Chang Kai Chek, de la convention militaire annexe au traité du 28 février (12).

A Hanoi, Sainteny, Salan et leurs équipes assiègent l'état-major chinois exaspéré qui menace et invoque l'absence d'ordres supérieurs. Lu Han est en mission à Chung King.

A Haiphong, le général Wang, son trésor évanoui, ne décolère pas. Il connaît l'existence du traité du 28 février mais argue toujours de l'absence d'instructions de ses chefs directs. Cependant, il redoute le pire, après l'affaire de la veille, et au fil de discussions orageuses et pénibles, il faiblit peu à peu sous les assauts de Gilles et d'Aubinière qui relaient Repiton Préneuf, l'éminence grise de Leclerc et même Valluy.

A nouveau, le bluff paie. Hanoi et Wang cèdent. Le 8 mars, la brume levée, la flottille s'ébranle à nouveau. Le LST 347 quitte son mouillage, repasse la coupure de Vu Yen, remonte lentement le Cua Cam, s'échoue à 17 h 30 sur la berge en pente douce au-delà de Haiphong, ouvre ses larges portes, abat son pont-levis, vomit son chargement qui s'engage aussitôt, tous phares allumés, en direction de la Cimenterie...

Il y a trente-deux ans de cela.

Général J.J. FONDE.

(10) Dont l'arrivée au nord du 16<sup>e</sup> parallèle implique le départ des « sauterelles » chinoises.

(11) Le général Leclerc assumait les responsabilités de l'amiral Haut-Commissaire, en mission à Paris.

(12) Cette convention organisant la relève des forces chinoises par les Français, sa signature dénouerait la crise, mais l'E.M. chinois de Chung King tergiversera jusqu'au 13 mars... Longtemps, dans le passé, le Tonkin fut une « Marche » chinoise...

« Tous nos camarades sont invités vendredi 28 avril à 14 h salle Louis-Viard, 17, rue de la Sorbonne, à la soutenance de thèse de doctorat ès lettres d'Etat « les troupes du Sénégal de 1816 à 1890 », par le lieutenant-colonel Pierre Gentil.